

## The Descent of Man de Darwin : morale et esthétique animales

*"The most significant parallels, or common currents, in the works of Marx and Darwin include [...] (4) use of a dialectical approach to explain the dynamics of change; and (5) **optimism and faith in progress achieved through dynamic change and struggle.**"*

GARLAND E. ALLEN, *Evolution and History: History as Science and Science as History*

### PRÉAMBULE

Le point le plus marquant à la lecture de ce qui est considéré comme la seconde oeuvre la plus importante de Charles Darwin, *The Descent of Man*, publiée en 1871, est l'optimisme qui s'en dégage. Darwin, tout comme Marx, ne croit pas en une fin de l'histoire, mais croit au progrès accompli dans l'histoire par la lutte et le changement : c'est un optimisme débordant – relevant toujours de cette mécanique de lutte – qui est flagrant dans *The Descent of Man*, tout particulièrement dans la façon qu'a l'auteur de parler de la morale comme résultant d'une continuité vers un état de plus en plus en plus civilisé, et c'est en ce sens que l'épigraphe est pertinente. Darwin aborde le langage, la morale, la religion, la raison, et l'esthétique, avec la tâche de résoudre le problème de la continuité entre le règne animal et le règne humain. Il traite également de la physiologie, mais c'est un point qui ne lui crée aucune difficulté, aussi ne lui accordera-t-on qu'une place restreinte en guise d'introduction. L'évolution morale de l'animal à l'homme sera pour Darwin à l'origine de la raison et la religion chez ce dernier. Ainsi, la raison et la religion participent de la continuité avec le règne animal en tant que la continuité morale entre l'homme et l'animal est fondée, de sorte qu'il nous soit autorisé de nous borner ici à la morale ; c'est d'ailleurs très probablement pour cette raison que Darwin accorde beaucoup plus d'espace à la morale qu'à la religion et la raison dans son texte. Quant au langage, il pourra être traité indissociablement de la morale puisque Darwin le fera intervenir comme un élément fondamental de l'évolution morale. La seconde notion importante que développe Darwin est l'esthétique, pour laquelle il se verra contraint de développer un second type de sélection, à savoir la *sélection sexuelle*, et devra occuper en conséquence les deux tiers de son ouvrage pour fonder la nécessité de ce nouveau type de sélection. Notre plan est ainsi tout tracé : après avoir abordé la morale, y compris dans son point de jonction avec la raison et la religion, nous devons voir ce comment la sélection sexuelle a été fondée, puisqu'elle est ce sans quoi l'esthétique animale est supposée impossible, avant de conclure sur ce dernier axe.

## INTRODUCTION – CONTINUITÉ PHYSIOLOGIQUE DE L'ANIMAL À L'HOMME

Avant d'aborder la continuité morale entre l'homme et l'animal, il convient de prendre un peu de temps pour mentionner, même brièvement, la continuité physiologique entre l'homme et l'animal. C'est probablement ce que Darwin éprouve le plus de facilité à fonder, et pour cause : le constat de fortes similitudes phénotypiques entre l'homme et l'animal avait déjà été effectué depuis des millénaires. Platon, dans le *Timée*, essayait de rendre compte de ces similitudes téléologiquement, expliquant que si l'homme est pileux, et possède des ongles, c'est parce qu'il aurait été conçu de sorte qu'il pût également être la base de conception des « femmes et autres bêtes sauvages »<sup>1</sup>. Étant donné que Darwin rejette toute forme de finalisme au point de troquer à l'adaptation lamarckienne une sorte d'« exaptation »<sup>2</sup>, il est donc très simple pour lui de rejeter ce genre d'explication et, en bon anglo-saxon empiriste, de créer un argument consistant uniquement en une observation méticuleuse des similitudes entre l'homme et l'animal en guise de *preuves*, qui ne peuvent être contredites par un raisonnement finaliste. Nous avons donc ici le premier argument darwinien concernant la continuité physiologique : nous possédons des attributs parfaitement inutiles, qui se retrouvent chez les animaux, et peuvent même avoir une utilité chez eux, mais qui chez nous sont d'une superfluité aberrante. Les ongles et les poils mentionnés par Platon ressortissent exactement à ce genre de constat, et Darwin les transvalue aisément en preuves, simplement en étant non-finaliste. Le second argument darwinien en faveur de la continuité physiologique est un argument génésique : l'homme, lors de sa conception, présente des similitudes effarantes avec les autres mammifères. Des découvertes pourtant antérieures à Darwin<sup>3</sup>, comme la queue potentiellement présente chez le fœtus humain (on ne savait pas encore toutefois qu'elle était forcément présente lors des premières semaines de grossesse), auraient pu être utilisées par lui s'il en avait eu connaissance comme autant de preuves supplémentaires à celles présentes dans *The Descent of Man*<sup>4</sup>. La dynamique de fonctionnement de l'argument reste la même : des similitudes observées

1 76d-77d en pagination Estienne, trad. Luc Brisson. En traduction Émile Chambry, nous lisons : « Ceux qui nous construisaient savaient qu'un jour les femmes et les bêtes naîtraient des hommes ; ils savaient en particulier que parmi les créatures beaucoup auraient besoin de griffes pour maint usage. C'est pour cela qu'ils ébauchèrent chez les hommes dès leur naissance la formation des ongles. C'est dans ce dessein et pour ces raisons qu'ils firent pousser à l'extrémité des membres la peau, les cheveux et les ongles. »

2 Expression forgée par le paléontologue Stephen Jay Gould (particulièrement étudié en biologie depuis quelques années) pour qualifier le genre d'adaptation passive, stochastique, caractéristique du darwinisme – stochastique et passive puisqu'il s'agit de variations aléatoires (mutations génétiques diraient les néo-darwiniens) dont la pérennité découle d'une propicité ou non au milieu de vie.

3 Citons en guise d'attestation un passage du *Manual of Comparative Anatomy* publié en 1827 par un collectif d'auteurs, p. 252 de la seconde édition : « If the ascent of the spinal marrow be arrested, the human foetus is born with a tail, which is exemplified by a great number of cases; the coccyx is then composed of seven vertebrae. »

4 Darwin cite à cet effet (en I, 7) Schmidt, Bischoff, Pansch, et Ecker, particulièrement pour insister sur ce qu'il y a de simiesque chez le fœtus.

entre l'homme et l'animal font office d'étalements à la continuité physiologique entre les deux règnes. Mais ce second argument se révèle tout de même plus prégnant encore que le premier, étant donné que si la similitude se constate au niveau fœtal, c'est-à-dire à un niveau plus antérieur, premier, qu'après la naissance, alors il est encore plus difficile de l'imputer à une coïncidence. Voilà pour ce qui est de la continuité physiologique entre l'homme et l'animal.

## PREMIÈRE PARTIE – CONTINUITÉ MORALE DE L'ANIMAL À L'HOMME

Nous allons à présent prendre en considération la continuité morale entre l'homme et l'animal. À l'époque de la publication de *The Descent of Man* en 1871, les deux auteurs contemporains de Darwin qui lui étaient les plus proches, à savoir Alfred Russel Wallace et Herbert Spencer, avaient tous deux déjà émis une théorie sur le sujet, et ainsi ont pu inspirer profondément sa propre conception. Alfred Russel Wallace avait constaté que certaines tribus primitives étaient dotées d'un sens moral, par exemple les Kurubar, qui ne mentent jamais. Il développa la chose en ces termes : « La théorie de l'intuition explique ceci [que les Kurubar ne mentent jamais] par la supposition qu'il y a un sentiment – un sens du vrai et du faux – dans notre nature, antérieur à et indépendant des expériences d'utilité. Dans les relations libres d'homme à homme, ce sentiment s'attache à ces actes d'utilité universelle et d'abnégation qui sont le produit de nos affections et sympathies, et que nous désignons comme moraux, tandis que par ailleurs la morale peut être, et est souvent, pervertie en tant qu'elle est désignée pour qualifier des actes d'une utilité restreinte et conventionnelle qui sont vraiment immoraux [...]. La force d'un sentiment moral dépendra de la constitution individuelle et raciale, – et les actes qui seront sanctionnés par ce sentiment dépendront du degré auquel les sentiments et affections simples de notre nature ont été modifiés par l'habitude, la loi, ou la religion. »<sup>5</sup> Deux constats s'imposent : Wallace ne va établir aucune corrélation entre sélection naturelle et morale, *a contrario* de Darwin ; en outre, il va émettre l'hypothèse d'une nature morale fondamentalement bonne, et des modifications de cette nature morale par l'institution de l'utilité, la morale restant bonne si l'utilité instituée est universelle, mauvaise si elle est conventionnelle. L'origine de la moralité chez l'homme est donc, chez l'autre découvreur de la sélection naturelle (ou du moins d'une certaine sélection naturelle), autonome du règne animal.

---

5 Traduction personnelle. Alfred Russel Wallace, *The Origin of Moral Intuitions*, §153, publié en 1869. « The intuitional theory explains this by the supposition that there is a feeling - a sense of right and wrong - in our nature antecedent to and independent of experiences of utility. Where free play is allowed to the relations between man and man, this feeling attaches itself to those acts of universal utility or self-sacrifice which are the products of our affections and sympathies, and which we term moral, while it may be, and often is, perverted to give the same sanction to acts of narrow and conventional utility which are really immoral [...]. The strength of the moral feeling will depend upon individual or racial constitution, - the acts to which its sanctions are applied will depend upon how far the simple feelings and affections of our nature have been modified by custom, by law, or by religion. »

Wallace n'a donc pas pu inspirer Darwin sur le problème qui nous intéresse. Chez Spencer, qui sera lu (à tort) jusque dans les années 1930 comme étant du darwinisme orthodoxe, les choses sont différentes. Citons à cet effet un passage de son colossal *System of Synthetic Philosophy*<sup>6</sup> : « sans interférence mutuelle et sans aide mutuelle, les états associés peuvent être maintenus uniquement par la coopération effective : là pour la défense de l'extérieur, ici pour le repaïsement de l'intérieur. Il va sans dire que la prospérité de la société dépend, toutes choses considérées, sur l'accomplissement des conditions de telles coopérations. De cette façon, à travers la survie du plus apte, il suit qu'un tel principe de conduite [...] devient dominant. » Spencer est extrêmement proche de Darwin, car déduisant la moralité de la sélection naturelle, il autorise une continuité entre l'homme et l'animal. Si Darwin s'est inspiré de quelqu'un, c'est probablement de lui. Spencer aura toutefois la particularité d'aborder des moralités comme la chasteté, en tentant d'en rendre compte par l'institution, tout comme Darwin ne peut en aucun cas être considéré comme un simple poncif de Spencer puisque, nous allons le voir, il va non seulement opérer des développements importants, mais également créer des notions bien à lui.

Darwin suppose l'existence d'un instinct animal, qui serait en réalité un embryon de la morale. Cet instinct, nous dit Darwin, repose avant tout sur la sympathie (*sympathy*), et est présent à travers les différents membres d'une même communauté. Cette sympathie, Darwin la déduit de la façon qu'elle a de s'exprimer sous diverses formes, tout particulièrement l'aide, l'avertissement du danger, et le plaisir pris à la compagnie d'autrui. Au regard de son utilité pour la survie, il suppose, tout comme Spencer, que cet instinct a été acquis par la sélection naturelle<sup>7</sup>. On constate déjà une forte distinction entre les deux penseurs, puisque Spencer ne fait pas l'hypothèse de la *sympathy*, là où d'après différents signes proto-moraux observés dans les communautés animales, Darwin va effectuer une unification de ces signes dans l'instinct unique de *sympathy*, favorisé par la sélection naturelle. Il est assez étrange d'ailleurs que ce soit Darwin, et non Spencer, qui ait voulu lier différentes manifestations morales sous le même instinct, étant donné que celui-ci avait un bien plus grand souci de systématisme que celui-là. Enfin, Darwin note que cet instinct ne s'applique pas extra-communautairement, ainsi écrit-il ceci dans le quatrième chapitre de *The Descent of Man*<sup>8</sup> : « chez tous les animaux, la sympathie est adressée exclusivement aux membres de la même

---

6 Traduction personnelle. Herbert Spencer, *System of Synthetic Philosophy* (1862), *Principles of Ethics*, volume 1, §48 : "without mutual interference and without mutual aid, the associated state can be maintained only by effectual co-operation: now for external defence, now for internal sustentation. That is to say, the prosperity of society depends, other things equal, on the extents to which they are fulfilled in them the conditions to such co-operation. Whence, through survival of the fittest, it follows that principles of conduct [...] become dominant."

7 Chapitre 21 de *The Descent of Man* : « As they are highly beneficial to the species, they have in all probability been acquired through natural selection. »

8 Chapitre 4 : « with all animals, sympathy is directed solely towards the members of the same community, and therefore towards known, and more or less beloved members, but not to all the individuals of the same species »

communauté, et en conséquence vers des membres connus, plus ou moins aimés, mais pas à tous les individus de la même espèce ». Si on tient en considération le fait que la *sympathy* se serait préservée par la sélection naturelle, et qu'exprimée à l'endroit de communautés potentiellement belliqueuses elle est extrêmement dangereuse, il est tout à fait logique que ce soit seulement dans un cadre intra-communautaire que cet instinct ait été acquis.

Depuis cette base morale présente chez l'animal, la tâche la plus difficile reste à être opérée : expliquer par quelle évolution cette base a pu devenir la moralité telle qu'on la rencontre chez l'homme. Darwin voit deux points de différenciation essentiels entre la *sympathy* animale et la morale humaine, savoir les facultés mentales et une volonté d'approbation. Les facultés mentales de l'homme se distinguent pour Darwin de celles de l'animal en ce sens que les impressions passées de l'homme sont extrêmement vives<sup>9</sup>. Ce qui est intéressant, c'est que c'est par cette simple particularité que Darwin va déduire toutes les différences concernant les facultés mentales de l'homme et de l'animal. En effet, si l'homme a des impressions passées extrêmement vives, alors elles lui permettent, par une sorte d'aller-retour constant entre le présent et le passé, de mieux anticiper le futur, et d'une façon générale mieux conjecturer que l'animal qui a des impressions passées moins vives. Il suit que c'est par la nécessité d'effectuer de tels aller-retours, et donc par leur effectuation fréquente forcée, que l'homme a justement développé ses impressions passées vives, puisque le langage aidant à la survie et étant responsable de la nécessité de sans cesse se référer à des impressions passées, tous les caractères permettant d'utiliser le langage – y compris la référence constante à des impressions passées – ont été favorisés par la sélection naturelle. Darwin attribue donc au langage l'origine de nos facultés intellectuelles, mais reste beaucoup plus évasif sur l'origine du langage lui-même, l'attribuant à moitié à l'institution, à moitié à l'instinct, son développement s'étant déroulé selon une lente évolution inconsciente<sup>10</sup>. Toutefois, il accorde aux différentes coopérations qui ont lieu dans le cadre de la *sympathy* animale le fait qu'elles seraient facilitées par le langage (c'est en ce sens qu'il est utile pour la survie comme nous l'avons indiqué plus haut), et que donc toute forme embryonnaire du langage, telle que les pépiements d'alerte de certains oiseaux<sup>11</sup>, est favorisée par la sélection naturelle. Toute variation affinant le langage sera favorisée de même, selon ce raisonnement. Nos facultés intellectuelles vont également servir de fondement pour Darwin à l'exercice de la raison et de la religion, et constituent donc précisément le point de jonction qui fait que si la raison et la religion font partie d'une continuité avec le règne animal, c'est en vertu de la continuité morale qui a été établie. Le second point de différenciation

9 Chapitre 21 : « past impressions extremely vivid »

10 Chapitre 3 : « Moreover, no philologist now supposes that any language has been deliberately invented; it has been slowly and unconsciously developed by many steps. »

11 Dans le même chapitre : « The sounds uttered by birds offer in several respects the nearest analogy to language, for all the members of the same species utter the same instinctive cries expressive of their emotions. »

essentiel entre la *sympathy* animale et la morale humaine est notre penchant vers l'approbation de nos pairs, inhérent à notre nature. C'est un point qui recoupe beaucoup moins de thématiques et sera bien plus bref à aborder. La considération que nous avons du jugement de nos pairs nous pousse à modifier notre comportement : pour chercher l'approbation d'autrui, nous nous jetons dans une sorte de probation. Sachant que nos facultés intellectuelles nous font agir à un haut degré en fonction de nos actions passées, une telle quête d'approbation de nos semblables ne peut qu'évoluer rapidement, se corriger à vive allure, et donc devenir prestement un facteur de perfectionnement moral. Pour simplifier, nous pouvons dire que nos facultés intellectuelles pondèrent notre penchant vers l'approbation de nos pairs, l'amendent vers la moralité, et que nous n'aurions pas la certitude qu'un tel penchant devînt un facteur de moralité en l'absence de nos facultés intellectuelles. Il y a donc pour Darwin trois facteurs de moralité chez l'homme : la *sympathy* animale, bien que développée à un autre degré ; une forte faculté de souvenance guidant nos actions – puisant son origine dans le langage dont la présence en germe chez l'animal ne peut être niée, selon un schéma de raisonnement similaire à celui qui avait fondé la *sympathy*, cette faculté de souvenance vive est également à l'origine de la raison et de la religion ; – et enfin notre quête inlassable de l'approbation de nos semblables.

## DEUXIÈME PARTIE – DE L'EXISTENCE DE LA SÉLECTION SEXUELLE

Nous reste un point à aborder, probablement le plus essentiel, le pilier de tout l'ouvrage, celui qui nécessitera deux fois plus de pages que tous les autres points réunis pour être traité : l'esthétique. En effet, l'élément sur lequel Darwin insiste le plus pour établir sa différence de degrés entre les règnes animal et humain est l'esthétique (au sens, puisque cela n'a pas été précisé, de *goût pour certaines formes et couleurs*, qui n'a rien à voir avec les problématiques d'objectivité du goût parfois rangées sous cette dénomination), principalement parce qu'elle lui aura nécessité d'attester l'existence d'une sélection sexuelle. Par suite, il va nous falloir discuter de cette sélection sexuelle avant de discuter l'esthétique animale puisque celle-ci se déroule dans le cadre de celle-là. La première chose que Darwin s'applique à mettre au clair concernant la sélection sexuelle, c'est que le dimorphisme sexuel n'est pas réductible aux attributs génitaux. Il est évident, et ce par une simple oeilade sur la réalité, que si la différence entre le mâle et la femelle consistait simplement en une différence purement génitale, rien que dans le règne humain, les femmes devraient être barbues ou les hommes imberbes, ou être dotées d'épaules larges, ou tendre vers une gamme de taille qui ne leur est pas coutumière. Darwin ne se réduit pas, bien évidemment, à des constats aussi triviaux, bien qu'ils soient parfaitement indissociables de sa méthode d'investigation, son principal trait est un

souci du détail qui ne pourrait que nous surprendre s'il se réduisait à des constats aussi simples. Il ne s'est, tout d'abord, pas intéressé, concernant le dimorphisme sexuel, seulement aux animaux et aux hommes, mais également aux végétaux<sup>12</sup>, par souci d'exhaustivité – et a pu constater un fort dimorphisme sexuel dans le règne végétal, qui ne semblait pas forcément évident à première vue<sup>13</sup>. Notons que Darwin a été capable de voir dans la différence de taille, ou de corpulence, une forme de dimorphisme sexuelle que nous pouvons tout aussi bien retrouver dans les règnes végétal, animal, et humain, et que dans le chapitre 21 de *The Descent of Man*, il attribuera cette forme de dimorphisme sexuel à la sélection naturelle, dans le passage juste avant celui que nous allons aborder.

Toutefois, tous les traits de dimorphisme sexuel *ne sont pas explicables par la sélection naturelle*. Toujours dans le chapitre 21, Darwin écrit un paragraphe synthétique, extrêmement important, pour résumer ce fait troublant : « Il y a beaucoup d'autres structures et instincts [des mâles] qui doivent avoir été développés par la sélection sexuelle – tels que les armes d'attaque et les moyens de défense des mâles pour combattre et éloigner *leurs rivaux* [nous soulignons l'expression, puisqu'elle connote bien que les enjeux ici n'ont rien à voir avec la survie, si bien qu'il n'y a pas de liaison possible à la sélection naturelle, et nous continuerons à souligner les éléments concernés par cette non-nécessité apparente] – leur courage et leur pugnacité – leurs *divers ornements* – leurs appareils/ingéniosité [*contrivance* a ce double-sens] pour produire des musiques instrumentales ou vocales – et leurs glandes pour émettre des odeurs qui servent principalement à aguicher ou exciter les femelles. Il nous semble évident que ces caractéristiques sont le résultat d'une sélection non pas ordinaire, mais sexuelle, puisque des mâles non-attirants, non-ornementés, désarmés, auraient un égal succès dans la bataille pour la vie et dans la procréation d'une abondante progéniture que ceux présentant ces qualités. Nous pouvons affirmer ceci avec certitude que les femelles qui ne présentent aucun de ces attributs n'éprouveront pas plus de difficultés à survivre et procréer.<sup>14</sup> » Il y

---

12 Mentionnons à cet effet sa correspondance, dans *The Correspondence of Charles Darwin: 1861*, édition publiée par Cambridge University Press en 1994, p. 82, lettre du 4 avril 1861 adressée à Daniel Oliver : « would you ask Mr Croker, if you have others plants, which come into flower to send me 2 or 3 flowers (not whole trusses) for examination, in order that I may see whether they present any incipient trace of dimorphism »

13 *Traité général de botanique descriptive et analytique*, Emmanuel le Maout, p. 123 de la première édition : « M. Darwin a étudié le dimorphisme dans les diverses Espèces du Genre Lin, et il a fait sur le Lin grandiflore et le Lin vivace une série d'expériences qui confirment les conclusions précédentes [une forme prononcée de dimorphisme sexuel]. » Il s'agit, pour préciser le propos, à chaque fois de détails qui ne semblent pas importants à première vue, mais qui une fois considérés, se révèlent en réalité importants, comme par exemple une significative différence de longueur entre les pistils.

14 Traduction personnelle, *The Descent of Man*, Chapitre 21 : "There are many other structures and instinct [of males] which must have been developed through sexual selection - such as the weapons of offence and the means of defence of the males for fighting with and driving away their rivals - their courage and pugnacity - their various ornaments - their contrivances for producing vocal or instrumental music - and their glands for emitting odors, most of these latter structures serving only to allure or excite the female. It is clear that these characters are the result of sexual and not of ordinary selection, since unarmed, unornamented, or unattractive males would succeed equally well in the battle for life and in leaving a numerous progeny, but for the presence of better endowed males. We may

a très peu de choses à ajouter étant donné l'extrême clarté avec laquelle s'exprime notre observateur tatillon. L'argument s'effectue en trois étapes :

1/ *Étape du constat* : Certains traits de dimorphisme sexuel ne semblent pas favoriser la survie, mais davantage être liés à la séduction. Ces traits sont inventoriés, les plus probants concernant leur inutilité pour la survie me semblant être les glandes odoriférantes, les organes et efforts vers la musicalité, et l'appareil de couleurs et d'ornements.

2/ *Émission d'un postulat* : Si ces traits ne semblent pas utiles à la survie, c'est qu'ils ne sont pas utiles à la survie, et ne peuvent donc pas relever de la sélection naturelle.

3/ *Preuve* : Les femelles ne sont pas plus favorisées par la sélection naturelle que les mâles présentant ces attributs sus-mentionnés, par suite, les mâles sans ces attributs seraient dans la même situation que les femelles, et il suit de là que ces attributs ne sont pas utiles à la survie, et ne relèvent pas de la sélection naturelle.

De là, dans la suite du texte, Darwin effectuera la progression logique qui découle de la preuve : il doit y avoir un autre type de sélection à l'œuvre derrière l'acquisition de ces attributs. Tous ces attributs étant mobilisés lors des rituels sexuels des différentes espèces, et y trouvant donc leur utilité, la sélection qui a autorisé leur acquisition doit être sexuelle.

D'après ce qui a été dit au cours des deux précédents paragraphes, le dimorphisme sexuel est bien plus riche que le simple dimorphisme génital, mais présente des traits qui ne peuvent pas se réduire à la sélection naturelle du fait de leur inutilité flagrante pour la survie. Ces traits ayant tous pour dénominateur commun leur utilité lors des rituels sexuels, ils ont dû se préserver dans une sélection se déroulant à ce niveau. Il convient, après avoir établi la sélection sexuelle et avant de passer au sens esthétique animal qu'elle autorise – puisqu'elle explique la présence des éléments nécessaires à ce sens esthétique – de préciser qu'il y a deux catégories bien distinctes d'attributs acquis par la sélection sexuelle : ceux servant à l'attaque, et ceux servant à la séduction. Darwin a bien mentionné le fait que certains traits de dimorphisme sexuels qui faisaient problème dès qu'il s'agissait de les expliquer par la sélection naturelle ne relèvent pas d'un schéma de séduction directe de la femelle, mais bien d'un schéma plus complexe où il s'agit d'écarter les rivaux pour séduire indirectement la femelle, qui dans le cas des mammifères peut prendre une importance disproportionnée par rapport à la séduction directe<sup>15</sup>. Bien évidemment, lorsqu'il s'agira d'établir le sens esthétique animal, nous ne traiterons pas des attributs servant à l'attaque puisqu'ils ne se corrélaient pas à ce problème, mais uniquement des attributs servant directement à la séduction des

---

infer that this would be the case, because the females which are unarmed and unornamented, are able to survive and procreate their kind."

15 *The Descent of Man*, Première phrase du chapitre 17 : « With mammals the male appears to win the female much more through the law of battle than through the display of his charms. The most timid animals, not provided with any special weapons for fighting, engage in desperate conflicts during the season of love. »



femelles, et étant donnée l'importance accordée par Darwin aux attributs offensifs, il convenait de préciser et justifier ce choix.

### TROISIÈME PARTIE – CONTINUITÉ ESTHÉTIQUE DE L'ANIMAL À L'HOMME

L'une des plus grandes originalités darwiniennes dans tout le propos général de *The Descent of Man* – propos général consistant à établir cette simple différence de degrés entre l'animal et l'homme, – c'est cette façon très particulière de considérer l'animal quasiment comme un esthète lors de la sélection sexuelle. Le premier sous-problème contre lequel tombe Darwin, c'est le fait que dans le cadre de la sélection sexuelle, le choix s'effectue presque toujours du côté femelle, et ce constat est corroboré par de multiples exemples empruntés aux mammifères et aux oiseaux<sup>16</sup>. « Ne sommes-nous pas justifiés en croyant que la femelle exerce un choix, et qu'elle reçoit les appels du mâle qui lui plaît le plus ? » Darwin de là a postulé (bien que pour lui les faits majoritaires fissent office de preuves) une tendance naturelle qu'auraient les femelles à discriminer les mâles en fonction de certains de leurs attributs, non seulement à discriminer mais également à les faire attendre de sorte qu'ils s'acharnent et aient le temps de faire montre de leur pugnacité. Il serait dommage d'en rester à ce genre de preuve (les faits majoritairement observés), qui bien que méthodologiquement satisfaisante pour ce qui est de la continuité physiologique entre l'animal et l'homme, se révèle moins convaincante et adéquate dans le cadre de la sélection sexuelle, pour la simple raison que l'exhaustivité n'est pas nécessaire pour faire preuve concernant la physiologie, là où elle n'est pas si dispensable dans le cas présent. Il convient donc, par souci de rigueur, et par respect pour notre lecteur, de voir comment la postérité a essayé de combler la lacune de Darwin, et a su apporter des arguments plus satisfaisants, de sorte de pouvoir conclure sans qu'il manque quelque élément de raisonnement à la résolution de notre problématique. Notre lecteur devra donc à présent avoir en tête que là où les preuves darwiniennes sont clairement insuffisantes, nous n'hésiterons pas, pour une résolution complète de notre problématique, à aborder les solutions proposées par la postérité. Si Darwin ne semble pas avoir répondu de façon pleinement satisfaisante à sa problématique quand on en vient au thème de la continuité esthétique de l'animal à l'homme, il est probable que ce soit pour deux raisons : d'une part les limites de la biologie de son temps, d'autre part la foi illimitée qu'il accorde à l'observation, même dans un cadre où elle ne peut suffire à être élevée au rang de preuve. Notons que notre propos ici n'est certainement pas d'abandonner Darwin,

---

16 *The Descent of Man*, L'ensemble du chapitre 14, avec ce passage particulièrement remarquable qui pourrait presque faire office de conclusion : « What then are we to conclude from these facts and considerations? Does the male parade his charms with so much pomp and rivalry for no purpose? Are we not justified in believing that the female exerts a choice, and that she receives the addresses of the male who pleases her most? »

seulement d'avoir recours à la postérité lorsque cela semble nécessaire, et de continuer à revenir autant que possible sur Darwin. Maintenant que notre parti-pris a été clairement précisé et fondé, nous pouvons continuer. D'après George Christopher Williams, dans son essai *Adaptation and natural selection: a critique of some current evolutionary thought*, les mâles sont constamment féconds, tandis que les femelles non. La chose peut prendre plusieurs formes, par exemple chez les pandas roux, la femelle ne sera féconde qu'une seule journée par an, dans le nôtre elles ne sont pas fécondes uniquement lors de de la grossesse. Chez certains reptiles, la femelle dévorera le mâle après le coït, comme pour se venger de cette inégalité de nature, et rétablir une certaine forme distante d'équité. Il s'agit là d'un fait *systématique dans le vivant bisexué* puisque la femelle, par le simple fait de sa gravidité – qui définit la notion même de femelle, – ne peut pas être féconde aussi longtemps que le mâle. Nous avons donc là un fait nécessaire et logique, qui s'inscrit dans l'acception même des termes mâle et femelle dans le cadre d'une reproduction bisexuée. Étant donné qu'il y a cette inégalité de temps nécessaire dans la fécondité, il est tout à fait possible que les femelles développent une sorte d'instinct d'économie pour augmenter leurs chances de succès et ne pas perdre inutilement du temps<sup>17</sup>.

Cet instinct d'économie peut provenir de la sélection naturelle. Si tel est le cas, il faut bien saisir l'enjeu extrêmement important qui en découle, savoir que la sélection sexuelle elle-même prendrait *dans la majorité de ses manifestations* son origine dans la sélection naturelle. C'est pour cette raison très précise qu'il y a une tendance en biologie depuis les années 30, qui ne s'est toujours pas tarie, et qui proclame que la sélection sexuelle n'est qu'une manifestation de la sélection naturelle : Darwin aurait donc eu tort en parlant de la sélection sexuelle comme un genre *à part* de sélection. L'argument consiste à dire qu'il y a une corrélation probable entre acharnement et vigueur du mâle courtisan d'une part (et nous avons précisé plus haut que la femelle discrimine *et* temporise pour laisser cet acharnement et cette vigueur se déployer), et son aptitude (*fitness*) d'autre part. Ainsi, un tel instinct d'économie de la part de la femelle est bon pour l'espèce, puisqu'elle ne sélectionnera que les mâles les plus vigoureux (au sens d'acharnés), et donc les plus aptes (*the fittest ones*). Bien évidemment, au sein des cénacles de biologistes, l'argument reste très discuté et controversé, mais nous pouvons émettre un second raisonnement qui va dans le même sens et est sujet à moins de polémiques. L'une des catégories de dimorphisme sexuel ressortissant à la sélection sexuelle se situe dans l'appareillage destiné à écarter les rivaux et gagner la femelle. Sélectionner le mâle le mieux armé, ou qui du moins combat avec le plus d'aptitude, c'est de toute évidence sélectionner le mâle qui, sur un aspect donné, présente le plus d'aptitude. De cette façon, si on veut

---

17 G. C. Williams, *Adaption and Natural Selection: A Critique of Some Current Evolutionary Thought*, 1966, p. 186 :  
« she will assume the burdens of reproduction only when the probability of success is at some peak value that is not likely to be exceeded »

aller plus loin, il y a corrélation entre sélection naturelle et sélection sexuelle, dans le sens qu'il est tout à fait logique que la sélection naturelle ait permis l'acquisition d'un instinct poussant les femelles à choisir le mâle présentant le plus d'aptitude au combat. Tandis qu'Alfred Russell Wallace se révèle en adéquation avec ne serait-ce que le début de cet argument<sup>18</sup>, Darwin n'a jamais concédé quoi que ce soit qui y ait trait.

Darwin, en constatant le rôle que peuvent jouer les plumages, les couleurs, et les ornements, dans la sélection sexuelle, a vu un penchant esthétique chez l'animal. Mais encore une fois, il a pris les observations comme des preuves dans un cadre où elles sont insuffisantes, si bien qu'il va s'agir de nouveau pour nous ici de chercher à colmater cette faille de raisonnement. Poulton, en 1890, dans un ouvrage intitulé *The colours of animals: their meaning and use, especially considered in the case of insects*, va émettre trois arguments selon lesquels les ornements tarabiscotés que peuvent présenter certains animaux ne peuvent être là *que pour être vus*, ce qui consisterait une preuve qu'ils ne soient pas là accidentellement :

1/ Les animaux à ornements colorés ne sont pas nocturnes, de sorte que leurs couleurs puissent être distinguées en société.

2/ Leurs ornements colorés sont toujours dans des zones visibles qui ne deviennent jamais invisibles, de sorte que leurs couleurs puissent toujours être vues.

3/ Enfin, ils sont toujours placés de sorte à être bien vus par la femelle.

Néanmoins, Poulton n'explique pas ce comment il est possible que les motifs de ces ornements soient réguliers à l'échelle de l'espèce, ni les penchants esthétiques des femelles. En effet, si les animaux ont un goût, il faut non seulement que ce soit en faveur de choses présentes pour être vues, ce qui a été démontré, mais également que certains motifs puisse être *préférés* à d'autre. Il nous faut donc encore chercher les raisons de la régularité des motifs à l'échelle d'une espèce, et établir l'existence d'une préférence pour certains motifs, afin d'avoir la preuve d'un sens esthétique chez l'animal. Fisher, en 1930<sup>19</sup>, a émis l'hypothèse que certains ornements témoignent d'une certaine aptitude, si bien que les femelles ayant eu un goût pour ces ornements se sont logiquement mieux reproduites par la sélection naturelle, et avec elles justement leur goût. Ainsi, pour résumer, le goût pour certains motifs serait apparu *par sélection naturelle*, du fait même que ces motifs seraient liés à une aptitude adéquate au milieu de vie, de sorte que la descendance des femelles ayant préféré ces motifs ait mieux survécu que celle des femelles n'ayant pas préféré ces motifs, et qu'ainsi avec la descendance ayant le mieux survécu a été acquis un penchant envers ces motifs. Un

---

18 Puisqu'il voit dans l'appareillage offensif des mâles « a form of natural selection which increases the vigor and fighting power of the male animal, since in every case the weaker are either killer, wounded, or driven away », cité par Bernard Grant Campbell dans *Sexual selection and the descent of man: the Darwinian pivot*, p. 94.

19 *The Genetical Theory of Natural Selection*, chapitre 6.

effort de calcul sur cette hypothèse a été effectué par Peter O'Donald en 1962 et l'a révélée plausible. Cet argument est puissant en deux sens : d'une part il explique que par la sélection naturelle le goût d'une espèce s'uniformise, d'autre part il explique bien comment un goût peut devenir dominant. La seule chose qui n'est pas expliquée, en réalité, est l'origine du penchant vers certains motifs avant que la sélection naturelle favorise le penchant vers les motifs associés à l'aptitude. Même dans le cas où ce penchant serait aléatoire, rien n'empêche que la sélection naturelle finisse par le fixer, au sens qu'une préférence qui à l'origine était due au hasard, à force que ceux qui aient eu cette préférence survivent mieux, finisse par devenir une véritable préférence, non-accidentelle, intégrée dans le programme héréditaire de l'espèce. Nous avons ainsi fondé la présence d'un sens esthétique chez l'animal, mais par sélection naturelle, non par sélection sexuelle.

### CONCLUSION

La première chose qui nous vient à l'esprit suite à cette troisième partie, c'est que bien que Darwin ait eu recours à la sélection sexuelle pour parler de goût chez l'animal, il est en vérité tout à fait possible de se passer de cette sélection sexuelle, soit qu'elle soit dissoute dans la sélection naturelle, qu'elle n'en soit qu'une manifestation, soit qu'on puisse réellement s'en passer, en fonction des cas, d'autant plus que l'argumentaire général de Darwin concernant la continuité esthétique de l'animal à l'homme, calqué sur le même modèle que celui de la continuité physiologique, se révèle dans ce cadre particulièrement insatisfaisant, puisque la preuve par l'observation ne peut être réellement significative que là où l'exhaustivité n'est pas requise. Quoi qu'il en soit, cela n'enlève rien à ce que nous avons constaté concernant une réelle différence de degrés entre l'homme et l'animal sur tous les aspects qui sont censés être le privilège de l'homme, bien qu'il soit regrettable que pour aboutir à la même conclusion de Darwin, nous ayons dû dans le domaine de l'esthétique animale avoir eu recours à une recherche post-darwinienne simplement pour avoir des raisonnements satisfaisants. Il y a présence, bien qu'en germe, d'une esthétique et d'une morale chez l'animal, sachant que le développement du langage (parfois déjà embryonnaire chez l'animal), de la raison, et de la religion, se fait sur la même continuité que dans la morale, car à la faveur des facultés développées par la morale. L'héritage de *The Descent of Man* est immense, car pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'homme, *sous l'autorité de sa propre science*, devra descendre humblement de son faldistoire de maître de l'univers, et reconnaître qu'il participe du même *continuum* que l'ensemble de la création.